

OPTIMISER LE VERGER

Alex R.



Optimiser le Verger

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Input Initial	4
Chapitre 2 : Géométrie du Secteur 4	9
Chapitre 3 : Friction Organique	15
Chapitre 4 : Optimisation Scalable	21
Chapitre 5 : L'Anomalie Thermique	27
Chapitre 6 : Défaut de Pollinisation	34
Chapitre 7 : La Clause de Propriété	40
Chapitre 8 : Point de Rupture	47
Chapitre 9 : Réinitialisation Manuelle	53
Chapitre 10 : Rendement Résiduel	59

Chapitre 1

L'Input Initial

Trois hectares de ronces, de bois mort et de terre craquelée. Pour un poète, c'est une tragédie bucolique. Pour Marcus Vane, c'est un actif sous-performant. Un passif toxique qu'il s'agit de restructurer. Il ne voit pas de verdure ; il voit un goulot d'étranglement logistique. Il ne voit pas de paysage ; il voit une série de variables non optimisées.

La bergerie s'effondre sous le poids de son propre archaïsme. Les pierres sèches du Haut-Var, empilées par des bergers morts sans avoir jamais compris le concept de levier financier, menacent de retourner à la poussière. Marcus descend de son SUV noir, la carrosserie couverte d'une pellicule de calcaire qui lui coûte déjà trois points de crédibilité esthétique. Il ne regarde pas l'horizon. Il regarde sa montre. 08h00. L'heure de l'ouverture des marchés. Ici, le marché, c'est la photosynthèse. Et le rendement est proche de zéro.

Il pousse la porte en bois vermoulu. L'odeur de moisi et de décomposition organique l'agresse. C'est l'odeur de l'échec. Il sort son iPad Pro, scanne la pièce en LiDAR. Les dimensions s'affichent en fil de fer bleu sur l'écran. 120 mètres carrés au sol. Volume exploitable : 450 mètres cubes. C'est ici que battra le cœur de l'algorithme.

« C'est une ruine, Monsieur Vane. »

La voix vient de derrière lui. Un transporteur local, les bras croisés sur une chemise à carreaux qui a vu trop de lessives. Il décharge les caisses en aluminium brossé marquées du sceau de *Vane Quantum Systems*.

« C'est une opportunité d'arbitrage, rectifie Marcus sans se retourner. Déchargez le rack serveur près du mur nord. Évitez l'humidité. Si vous rayez un châssis, je déduis 15 % de la facture de transport. »

Le transporteur grogne, mais il obtempère. Dans ce monde, le cash est le seul langage que les locaux articulent sans accent. Marcus ignore la sueur de l'homme. Il est déjà ailleurs. Il liquide mentalement les décombres. Les vieilles auges en pierre ? À dégager. Les poutres infestées de capricornes ? À traiter au polymère haute densité. Le sol en terre battue ? Une dalle de béton lissé, isolée, prête à recevoir la fibre optique qu'il a fait tirer à grands frais depuis le village voisin.

À midi, la bergerie est purgée. Les souvenirs des anciens occupants sont entassés dans une benne de location : vieux outils rouillés, restes de mobilier en pin, débris de vie rurale. Marcus regarde la benne comme on regarde un bilan comptable avant une faillite. C'est du bruit. Il veut du signal.

L'après-midi est consacré à l'infrastructure. Il installe lui-même les modules de refroidissement liquide. Ses mains, autrefois habituées à taper des ordres d'achat de dix millions de dollars en une milliseconde, manipulent désormais des câbles Cat 7 et des capteurs piézoélectriques. Le contraste est violent, mais la logique est identique : réduire la latence. Entre la racine et la feuille, il y a un flux d'informations. S'il peut le mesurer, il peut le prédire. S'il peut le prédire, il peut le posséder.

Il sort dans le verger. C'est un chaos biologique. Des amandiers tordus, des oliviers centenaires qui poussent selon leur propre agenda, des ronces qui colonisent l'espace sans aucune stratégie de croissance cohérente.

« On ne gère pas un arbre comme un portefeuille d'actions, Marcus. »

Il se fige. Élise Muret est là, à la lisière de la propriété. Elle tient un pot de miel comme une arme de dissuasion. Elle a cette assurance tranquille de ceux qui croient

que le temps leur appartient. Une erreur de débutant.

« Tout est une question d'input et d'output, Élise, répond Marcus en s'approchant d'un amandier agonisant. Cet arbre consomme des nutriments, de l'eau et de l'énergie solaire. En échange, il produit une biomasse médiocre et des fruits irréguliers. C'est une gestion de bon père de famille. Moi, je veux de la performance. »

Elle esquisse un sourire qui ressemble à de la pitié. Marcus déteste la pitié. C'est une émotion à somme nulle.

« La terre a ses propres cycles, dit-elle. Vous allez vous briser les dents sur le calcaire. »

« Le calcaire se dissout avec les bons acides. Les cycles se brisent avec la technologie. Vous voyez une forêt, je vois une usine à ciel ouvert dont le contremaître est parti en vacances depuis deux siècles. Je vais juste réinstaller la direction générale. »

Elle ne répond pas. Elle observe l'objet qu'il tient dans sa main droite : un capteur de sève à aiguille de tungstène, relié à un émetteur longue portée. Marcus s'approche du tronc de l'amandier. Il ne caresse pas l'écorce. Il cherche le point d'insertion optimal, là où la pression osmotique est la plus élevée.

Il enfonce l'aiguille. Un geste sec, chirurgical. L'arbre ne bronche pas, mais sur l'écran de son iPhone, une courbe verte s'éveille.

Input initial détecté.

« Vous venez de le poignarder », dit Élise.

« Je viens de lui donner une voix, corrige Marcus. Pour la première fois de son

existence, cet arbre va arrêter de gaspiller ses ressources. Je vais monitorer son rythme cardiaque, sa transpiration, son absorption de nitrates. Chaque goutte d'eau sera justifiée par un gain de croissance millimétré. »

Élise fait un pas en arrière. « Vous n'êtes pas un agriculteur. Vous êtes un parasite qui veut hacker le vivant. »

« Le parasitisme est une stratégie de survie efficace. Mais je préfère le terme d'optimiseur. Revenez dans trois mois, Élise. Vous verrez que votre miel artisanal aura le goût de l'obsolescence. »

Elle part sans un mot, laissant derrière elle une odeur de terre humide qui irrite Marcus. L'humidité est une variable incontrôlée.

La nuit tombe sur le Haut-Var. Marcus ne dort pas. Il est dans la bergerie, désormais baignée par la lumière bleue des diodes des serveurs. Le ronronnement des ventilateurs remplace le silence de la montagne. C'est un son rassurant. Le son de la puissance de calcul.

Sur l'écran géant fixé au mur de pierre, la carte thermique du verger commence à se dessiner. Les drones de cartographie ont terminé leur balayage. Chaque arbre est désormais un point de donnée. Chaque buisson de ronces est une zone de friction à éliminer.

Il ouvre une console de commande. Ses doigts volent sur le clavier. Il lance l'algorithme "Cérès 1.0". C'est un modèle dérivé de ceux qu'il utilisait pour anticiper les fluctuations du yen, recalibré pour la physiologie végétale.

« Analyse du sol : carence en azote, 12 %. Stress hydrique : 44 %. Potentiel de rendement actuel : 18 % du maximum théorique. »

Marcus sourit. Le vide entre le réel et l'optimal est sa zone de profit. Il active le premier déploiement de capteurs de sève sur la parcelle A. Trente unités. Trente aiguilles qui s'enfoncent dans le bois pour extraire la vérité biologique.

Il s'assoit dans son fauteuil ergonomique, seul au milieu des pierres millénaires et du silicium de pointe. Il n'y a plus de vent, plus d'oiseaux, plus de nature. Il n'y a qu'un flux de données pur, froid, prévisible.

Il prend une gorgée d'un café noir, froid lui aussi. Il regarde les courbes s'ajuster en temps réel. La sève monte, l'algorithme calcule, le futur se dessine en graphiques à barres.

Le chaos est vaincu. L'Unité de Rendement Absolu est en ligne.

Demain, il commencera à liquider les ronces. Non pas pour nettoyer, mais pour libérer du capital énergétique. Dans ce verger, il n'y aura pas de place pour la poésie, pas de place pour l'aléa, et certainement pas de place pour l'erreur humaine.

Marcus Vane ferme les yeux un instant. Dans l'obscurité de sa vision, il ne voit pas des arbres. Il voit des colonnes de chiffres verts qui montent vers le ciel. Le monde organique vient de perdre sa souveraineté. L'OPA sur la nature a commencé.

Chapitre 2

Géométrie du Secteur 4

Le laser vert découpe l'obscurité résiduelle de l'aube avec une précision chirurgicale. Sur l'écran de la tablette durcie, le Secteur 4 n'est pas un morceau de terre provençale, c'est une matrice. Mille points d'ancrage. Mille actifs biologiques en attente d'optimisation. Marcus ne voit pas des arbres, il voit des unités de production de biomasse à haut rendement. Le sol, autrefois un chaos de ronces et de calcaire, a été nivelé, amendé, asservi. Chaque trou a été creusé à l'emplacement exact dicté par l'algorithme de capture photonique. Pas un centimètre de déviation n'est toléré. L'erreur est un coût caché, et Marcus a horreur des fuites de capitaux.

Les camions de livraison sont arrivés à 04h00 précises. Logistique impeccable. Les mille pommiers, des spécimens de laboratoire certifiés, attendent dans leurs conteneurs biodégradables. Marcus observe le déchargement. Son regard scanne les racines, les troncs, la structure des branches. Il cherche la faille, le défaut de fabrication organique qui pourrait faire chuter le ROI de 0,5 % dans cinq ans. Pour lui, la nature est une manufacture mal gérée qu'il s'agit de restructurer par une OPA technologique.

Le déploiement commence. Les ouvriers agricoles, recrutés pour leur capacité à suivre des ordres sans poser de questions, s'activent sous la surveillance des drones. Ce ne sont pas des engins de loisir. Ce sont des superviseurs. Des modèles Aero-Graft 500 équipés de lidars et de capteurs thermiques. Ils survolent la grille, projetant des repères holographiques au sol.

— Trop à gauche, lance Marcus dans son micro, sans quitter son écran des yeux. Le numéro 442. Redresse de trois degrés. L'angle d'incidence solaire à 14h00 en juillet

sera sous-optimal.

L'ouvrier s'exécute, réajustant le plant avec une nervosité visible. Il sent le poids de l'algorithme sur ses épaules. Ici, on ne plante pas, on installe du hardware.

C'est à ce moment qu'il la détecte. Élise Muret. Elle est là, appuyée contre le vieux mur de pierres sèches qui délimite la propriété. Elle porte son habituel lin usé, une tache d'anachronisme dans ce paysage de silicium et de carbone. Marcus ne tourne pas la tête. Il l'a déjà intégrée dans son champ visuel périphérique.

Variable externe : Élise Muret. Statut : Propriétaire foncière, apicultrice, nuisance potentielle. Niveau de menace : Faible, mais nécessite une surveillance des flux de friction.

— Vous allez les étouffer, Marcus, dit-elle. Sa voix est calme, dépourvue de l'agressivité qu'il attendait. C'est pire. C'est de la pitié.

Marcus verrouille la tablette. Il se tourne vers elle, le visage aussi expressif qu'un bilan comptable en fin d'exercice.

— L'étouffement est une interprétation émotionnelle, Élise. La réalité, c'est l'optimisation de l'espace. Chaque arbre dispose de 4,2 mètres carrés de substrat enrichi et d'un système d'irrigation piloté par IA. Ils ne sont pas étouffés, ils sont assistés.

— Ils sont en rangs d'oignons, comme des soldats avant l'abattoir. La terre n'aime pas les angles droits. Elle finit toujours par les briser.

Marcus esquisse un sourire qui ne dépasse pas la commissure de ses lèvres. Un rictus de prédateur qui explique à sa proie pourquoi elle a déjà perdu.

— La terre est un support, rien de plus. Un actif sous-performant que je suis en train de recapitaliser. Vos méthodes de grand-mère — laisser faire le hasard, prier pour la pluie, espérer que les abeilles fassent le job — c'est de la gestion de bon père de famille. C'est la mort lente. Moi, je gère des flux de données. Si un arbre ne produit pas le tonnage prévu au trimestre 12, il est liquidé. Remplacé. C'est la méritocratie biologique.

Élise se détache du mur. Elle fait quelques pas vers la grille parfaite. Un drone descend à sa hauteur, ses rotors émettant un sifflement agressif. Elle ne cille pas.

— Et les abeilles ? Vous avez prévu quoi pour elles ? Vos drones pollinisateurs ?

— Exactement. Modèles de micro-voltige. Précision de 99,8 %. Pas de maladies, pas de mortalité hivernale, pas de syndicats. Elles travaillent 24h/24 si je le décide. Vos ruches sont un passif environnemental. Trop de variables, trop de risques. J'ai éliminé l'aléa.

— L'aléa, c'est la vie, Marcus. Ce que vous construisez ici, c'est un cimetière très rentable.

Elle tourne les talons. Marcus la regarde s'éloigner. Il ouvre à nouveau sa tablette et note : *Entretien Muret terminé. Temps consommé : 180 secondes. Coût d'opportunité : Négligeable. Recommander une analyse de sol sur sa parcelle adjacente pour détecter d'éventuelles contaminations biologiques pouvant impacter mon périmètre.*

Il revient à sa grille. Le Secteur 4 est presque terminé. Les mille pommiers sont alignés avec une rigueur militaire. C'est alors qu'il lance la phase finale de l'installation : le calibrage structurel.

— Lancez les drones de tension, ordonne-t-il.

Quatre drones plus massifs décollent. Ils transportent des micro-câbles en polymère haute résistance. Ils se positionnent au-dessus des jeunes arbres. Avec une précision de neurochirurgien, les bras mécaniques des drones fixent les câbles aux branches principales. Les moteurs forcent, tirent, ajustent. On entend le craquement sourd du bois vivant qui se plie à la volonté de la machine.

Marcus observe les courbes de tension sur son moniteur. Il corrige les angles au millimètre près. Il veut que chaque branche soit orientée pour maximiser l'exposition foliaire. Il veut forcer la croissance, dicter la forme, hacker la génétique par la contrainte mécanique.

— Le spécimen 672 montre une résistance structurelle supérieure à la moyenne, note-t-il vocalement. Augmenter la tension de 5 %. Il doit comprendre qui contrôle le vecteur de croissance.

C'est une symphonie de métal et de sève. Les arbres, contraints, forment désormais une voûte géométrique parfaite. C'est beau comme un tableau de bord de trading. C'est propre. C'est prévisible.

Un de ses ingénieurs s'approche, une tablette à la main, l'air inquiet.

— Monsieur Vane, les capteurs d'humidité du sol indiquent une anomalie dans le quadrant Sud-Est. La nappe phréatique semble descendre plus vite que prévu. Les modèles prédictifs n'avaient pas anticipé une telle inertie thermique du sol.

Marcus ne sourcille pas. Il analyse l'information en une fraction de seconde.

— Augmentez le débit des pompes de 15 %. Puisez dans la réserve de sécurité.

— Mais la réserve est censée tenir tout l'été si la sécheresse persiste...

Marcus plante son regard dans celui de l'ingénieur. Un regard froid, vide de tout doute.

— Nous ne sommes pas en train de gérer une pénurie, nous sommes en train de saturer le marché. Si la terre ne donne pas assez, on lui arrache ce qu'on veut. Injectez les nutriments de croissance rapide. Je veux que le Secteur 4 soit opérationnel et en pleine photosynthèse avant la fin de la semaine. Le temps est une ressource non renouvelable. L'eau, ça s'achète.

L'ingénieur hoche la tête et s'éloigne rapidement. Marcus retourne à sa contemplation. Le soleil est maintenant haut dans le ciel. La lumière frappe les rangées de pommiers, et pour la première fois, il ressent une forme de satisfaction. Pas la joie d'un jardinier, mais l'exaltation d'un conquérant qui vient de planter son drapeau sur un nouveau territoire.

Il regarde les drones qui continuent leur ronde incessante. Il regarde les câbles qui maintiennent les arbres dans leur corset technologique. Tout est sous contrôle. Les variables sont isolées. Le risque est hedge.

Dans son esprit, les arbres ont déjà disparu. Il ne voit plus que le flux de capital qu'ils représentent. Le verger est devenu une extension de son propre système nerveux, une machine organique dont il tient toutes les commandes.

Il ramasse une poignée de terre, la serre dans son poing ganté de noir, puis la laisse filer entre ses doigts. Ce n'est plus de la terre. C'est du résidu de traitement.

Le Secteur 4 est en ligne. L'Unité de Rendement Absolu vient de passer en mode production. Marcus Vane sourit pour de bon cette fois. Il vient de gagner la première manche contre le chaos. Le monde organique a été mis au pas. Il ne reste plus qu'à attendre que les dividendes commencent à tomber, branche par branche, fruit par

fruit, dollar par dollar.

Rien ne peut arrêter la géométrie du profit. Pas même la vie.

Chapitre 3

Friction Organique

L'ombre d'Élise Muret coupe mon écran en deux. Elle ne frappe pas, elle n'annonce pas sa présence. Elle entre dans le périmètre du Secteur 4 comme une erreur système qu'on n'aurait pas vue venir. Je ne lève pas les yeux de ma tablette. Le flux de données est impeccable : l'osmose inverse tourne à plein régime, les capteurs d'humidité indiquent une saturation parfaite à 12,4 centimètres de profondeur. Le rendement théorique vient de grimper de 0,8 %.

— Tu es en train de vitrifier la parcelle, Marcus.

Sa voix est basse, chargée de cette certitude agaçante propre à ceux qui croient que le temps est un allié. Je verrouille l'écran. Je me tourne vers elle. Elle porte ses bottes crottées, du lin qui a vu trop de saisons et ce regard de propriétaire qui commence à me coûter cher en capital mental.

— Je ne vitrifie rien, Élise. J'élimine les variables parasites. Regarde les courbes. Depuis que j'ai injecté le cocktail N-P-K assisté par l'algorithme de stress hydrique, la croissance foliaire a doublé. C'est mathématique.

Elle s'accroupit, ramasse une poignée de cette terre que j'ai passé trois mois à recalibrer. Elle la laisse couler entre ses doigts. Ce n'est plus de la terre, c'est de la poussière grise, une poudre inerte, chimiquement pure, dépourvue de toute structure granulaire.

— C'est du cadavre, ton sol, dit-elle sans me regarder. Il n'y a plus de vers, plus de champignons, plus de vie. À la première grosse averse, tout ton "capital" va dévaler la

pente jusqu'au ruisseau. Tu ne cultives pas des arbres, tu gères une unité de soins intensifs sous perfusion.

Je sens la pointe d'irritation habituelle. Elle parle de "vie", je parle de "flux". Elle parle de "vers", je parle de "biomasse résiduelle". On ne joue pas sur le même marché.

— L'érosion est un risque calculé, je réplique en activant le mode prédictif sur mon interface. Mes drones ont déjà cartographié les lignes de drainage. J'ai fait installer des barrières géotextiles à haute densité sur les points de rupture. Le sol n'est qu'un support, Élise. Un hardware. Ce qui compte, c'est le software : la sève, les nutriments, la photosynthèse. Je traite l'arbre comme un processeur. S'il surchauffe, je refroidis. S'il ralentit, j'overclocke.

Elle se relève. Elle est plus petite que moi, mais elle occupe l'espace avec une densité qui n'apparaît sur aucun de mes graphiques. C'est ça, la friction organique. C'est ce moment où le réel refuse de se plier à la simulation.

— Un processeur ne meurt pas de soif, Marcus. Il ne décide pas d'arrêter de produire parce que l'air sent la fin du monde. Tes capteurs te disent que tout va bien parce qu'ils ne mesurent que ce que tu leur as appris à chercher. Mais regarde les abeilles. Ou plutôt, écoute-les.

Je tends l'oreille. Le bourdonnement de mes drones pollinisateurs, un sifflement haute fréquence presque imperceptible, sature l'air. C'est propre. C'est efficace. C'est contrôlé.

— Je n'entends rien, Élise. Et c'est exactement le but. Le silence, c'est l'absence de friction. C'est l'optimisation totale.

— Le silence, c'est la mort, tranche-t-elle. Tes machines font fuir tout ce qui possède

une aile ou une patte. Tu as créé un désert stérile et tu appelles ça de la performance. Tes arbres sont en train de hurler, mais tes algorithmes traitent ça comme du bruit de fond.

Je lâche un rire sec. Le genre de rire qui, à Wall Street, signifiait que la négociation était terminée et que j'allais lancer une OPA hostile.

— Le "bruit de fond", c'est ce qui empêche de voir le signal. Ton approche intuitive, c'est de la poésie pour retraités en quête de sens. Moi, je cherche le levier. Je cherche le point de bascule où un hectare de terre produit dix fois plus que ce que la nature a prévu. La nature est une gestionnaire médiocre, Élise. Elle gaspille, elle hésite, elle laisse le hasard décider. Moi, je hedge le hasard.

Je fais glisser mon doigt sur l'écran pour lui montrer le graphique de fertilisation. Une ligne droite, ascendante, sans la moindre oscillation.

— Regarde ça. C'est la projection sur vingt-quatre mois. En éliminant la biodiversité inutile, j'ai réduit les pertes liées aux ravageurs de 94 %. En contrôlant l'apport en minéraux au milligramme près, j'ai supprimé les cycles de dormance improductifs. Tes abeilles ? Elles sont imprévisibles. Elles tombent malades, elles se perdent, elles dorment la nuit. Mes drones tournent en 24/7. Ils ne se syndiquent pas. Ils ne meurent pas de froid.

Élise fait un pas vers moi. Je sens l'odeur de la lavande sauvage et de la sueur sur elle. Une odeur qui n'a pas sa place dans mon verger aseptisé.

— Tu n'as rien compris à ce que tu as acheté, Marcus. Tu penses être le maître du jeu parce que tu tiens la manette, mais tu es juste en train de scier la branche sur laquelle tu as posé ton serveur. La terre a une mémoire. Elle encaisse, elle accumule, et un jour, elle liquide ses actifs. Et ce jour-là, tes drones ne te serviront à rien.

— C'est une menace ?

— C'est un diagnostic. Tu as racheté cette bergerie pour prouver que tu pouvais battre le système. Mais ici, le système, c'est le vivant. Et le vivant ne fait pas de faillite, il fait des extinctions.

Elle désigne du menton le Secteur 4, là où les câbles en acier maintiennent les jeunes pommiers dans une posture de croissance forcée, leurs racines emprisonnées dans des gaines de polymère.

— Tes arbres ne sont pas des actifs, Marcus. Ce sont des otages. Et les otages finissent toujours par se retourner contre celui qui les tient.

Je sens une légère vibration dans ma poche. Une alerte. Je sors mon téléphone. Le capteur de pression de la nappe phréatique vient de descendre sous le seuil critique. Une anomalie. Probablement un bug de calibration.

— C'est fini ? je demande, la voix glaciale. J'ai une maintenance de réseau à superviser.

Élise me regarde avec une pitié qui me brûle plus que n'importe quelle perte financière. Elle sait quelque chose que mes data ne me disent pas encore. Elle sait que le sol craque, que les racines étouffent, que le système est en train de saturer.

— Tu sais pourquoi j'ai racheté les dettes de cette exploitation avant que tu n'arrives ? demande-t-elle en s'éloignant vers la sortie du secteur.

— Parce que tu es une idéaliste qui veut sauver le patrimoine local ?

Elle s'arrête, se retourne, un demi-sourire aux lèvres. Un sourire de prédateur qui a déjà placé ses pions.

— Non. Parce que je savais qu'un type comme toi viendrait tôt ou tard essayer de "hacker" la terre. Et je voulais être là pour voir le moment où tu réaliseras que dans ce business, on ne peut pas racheter ses pertes. On les subit.

Elle sort du périmètre. Je reste seul au milieu de mes machines. Le vent se lève, un vent sec, chargé de cette poussière grise qu'elle appelle du cadavre. Sur mon écran, une deuxième alerte s'affiche. Puis une troisième. Le Secteur 4 passe à l'orange.

Je réajuste mes paramètres. Je recalibre les injecteurs. Je force le système. Je refuse de voir la réalité : la terre ne répond plus aux commandes. Pour la première fois de ma carrière, je ne suis plus en train de trader. Je suis en train de parier. Et le casino est en train de fermer ses portes.

Je regarde mes mains. Elles sont propres. Trop propres.

Le silence des drones devient assourdissant. C'est le bruit d'un krach qui ne dit pas son nom. Le bruit d'une nature qui a décidé de se mettre en grève, et contre laquelle je n'ai aucun levier de négociation.

Je tape une commande de purge. Rien ne se passe. L'écran affiche : *Erreur de communication - Capteur non répondant*.

Le sol sous mes pieds est dur comme du béton. Élise a raison sur un point : j'ai vitrifié mon investissement. Mais elle se trompe sur le reste. Je ne vais pas subir. Je vais optimiser la catastrophe.

Je sors mon téléphone et j'appelle mon courtier en assurances climatiques. Si le verger doit crever, il me rapportera plus en sinistre qu'en récolte. C'est ça, la vraie gestion de risque.

Mais alors que je compose le numéro, je remarque une chose. Une seule. Sur la feuille d'un pommier, juste devant moi, une abeille. Une vraie. Elle est morte, recroquevillée, les pattes en l'air. Elle est tombée pile sur le capteur d'humidité.

C'est elle, l'erreur système. C'est elle, le bruit de fond.

Je balaie l'insecte d'un revers de main. Le signal revient. Le graphique remonte. Tout est sous contrôle.

Pour l'instant.

Chapitre 4

Optimisation Scalable

Quatre heures du matin. L'heure où les marchés asiatiques saturent et où le vivant hésite encore à respirer. Sur mon écran, la courbe de turgescence foliaire du Secteur B affiche une progression de 14 % sur les dernières soixante-douze heures. C'est indécent. C'est magnifique. Dans le jargon, on appellerait ça un « rallye haussier ». Ici, c'est juste de la chlorophylle sous stéroïdes.

Le verger n'est plus une friche. C'est un processeur biologique.

Je fais défiler les flux de données. Soixante-douze capteurs capacitifs plantés dans l'humus, vingt-quatre sondes à flux de sève insérées sous l'écorce des Granny Smith. Chaque arbre est une unité de production. Chaque feuille, un panneau solaire dont j'ai optimisé l'angle d'exposition par une taille chirurgicale, assistée par drone. J'ai réduit le bruit de fond. J'ai éliminé l'aléa.

Le café est froid, noir, amer comme une défaite que je refuse de concéder. Je regarde par la fenêtre de la bergerie. Dehors, les rangées d'arbres sont alignées avec une précision de nanoprocesseur. Les ronces ont été éradiquées au glyphosate de précision, injecté milligramme par milligramme par mes robots-rampeurs. Le sol est propre. Stérile de toute distraction. Seul le rendement compte.

Mon téléphone vibre. Un message de mon banquier luxembourgeois. Le dernier compte offshore est à sec. J'ai tout injecté dans le système d'irrigation haute pression Netafim 4.0. Un réseau de tubulures en polymère capable de délivrer une solution nutritive dosée au microgramme près, directement aux racines, avec une latence zéro.

C'est mon effet de levier. Ma marge de manœuvre est de l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette. Si le rendement ne double pas au prochain trimestre, je suis liquidé. Mais le risque est mon oxygène. Un trader qui ne parie pas sa peau n'est qu'un comptable avec une cravate trop chère.

Je sors. L'air du Haut-Var est sec, agressif. La poussière s'insinue partout, mais mes machines tiennent le choc. Je marche vers le bloc de contrôle hydraulique. C'est le cœur du système. Une pompe de 15 chevaux, pilotée par un algorithme prédictif qui anticipe l'évapotranspiration en fonction de l'hygrométrie et du vent.

— Tu vas les faire exploser, Marcus.

La voix est calme. Trop calme. Élise est là, debout à la lisière du Secteur A, ses mains calleuses croisées sur son tablier de lin. Elle ne fait pas de bruit quand elle se déplace. Elle fait partie du décor, une variable parasite que je n'ai pas encore réussi à intégrer dans mes modèles.

— Le rendement est à 112 % de l'objectif, Élise. Les arbres n'ont jamais été aussi vigoureux. Regarde la couleur de ces feuilles. C'est du vert émeraude, du vert de croissance, du vert de profit.

Elle s'approche d'un pommier. Elle ne regarde pas les capteurs. Elle touche l'écorce. Elle a ce geste agaçant, presque maternel, qui me donne envie de lui facturer le temps qu'elle perd.

— Ils sont gonflés à l'eau, dit-elle sans me regarder. Ils sont stressés. Tu ne cultives pas des fruits, tu fabriques des ballons de baudruche. À la moindre hausse de température, ils vont éclater. La sève ne circule plus, elle est poussée. C'est un viol, pas de l'agriculture.

— C'est de l'optimisation de ressources. La nature est inefficace, Élise. Elle gaspille

90 % de son énergie en processus inutiles. Moi, je canalise. Je réduis les pertes. Je scale.

— On ne « scale » pas le vivant, Marcus. On l’accompagne. Ou on le subit. Tes abeilles sont parties. Tu as remarqué ?

Je hausse les épaules.

— Les drones de pollinisation arrivent demain par transporteur spécial. Plus besoin de dépendre d’insectes dont le taux de fiabilité est inférieur à 60 % et qui s’arrêtent de bosser dès qu’il pleut. Mes drones travaillent 24h/24, avec un taux de succès de 99,8 %. C’est une mise à jour logicielle, rien de plus.

Elle secoue la tête, un sourire triste au coin des lèvres. Ce sourire m’insupporte. C’est le sourire de ceux qui pensent que le monde est une poésie alors que c’est une partie d’échecs sanglante.

— Tu as racheté mes dettes, Élise. Tu possèdes les murs. Mais je possède le moteur. Et ce moteur va cracher du cash d’ici septembre. Je vais racheter ce terrain, et les dix hectares autour. Je vais transformer cette vallée en une usine à ciel ouvert.

— L’orgueil est un mauvais investissement, Marcus. La terre a une mémoire plus longue que tes serveurs.

Elle fait demi-tour et s’enfonce dans la pinède. Je la regarde partir. Elle est l’ancien monde. Le monde de la lenteur, de la perte acceptée, de la résignation. Je n’ai pas de temps pour la résignation.

Je retourne à ma console. Il est temps d’augmenter la pression. Je saisis les commandes. *Override manuel*. Je pousse l’injection de nitrates à 115 %. Je veux voir ces arbres grandir à l’œil nu. Je veux que la photosynthèse sature les capteurs.

Le bruit de la pompe s'intensifie. Un sifflement aigu, métallique. C'est le son de la performance. Sur mes écrans, les indicateurs passent au vert vif. La sève monte. La pression osmotique grimpe en flèche.

Je consulte les prévisions météo. Une vague de chaleur arrive du Sahara. 42 degrés prévus pour la fin de semaine. En temps normal, ce serait une catastrophe. Pour moi, c'est une opportunité. Avec mon système d'irrigation, je vais maintenir les arbres en mode hyper-croissance pendant que les vergers voisins grilleront sur pied. Je vais assécher le marché. Je vais devenir le seul fournisseur de la région.

C'est une stratégie de terre brûlée. Littéralement.

Soudain, une alerte rouge clignote sur l'écran 3. *Secteur C - Anomalie de pression*.

Je fronce les sourcils. Une fuite ? Impossible. Les tuyaux sont en composite renforcé. Je zoome sur la caméra thermique du drone de surveillance.

Au milieu des rangées de pommiers, une tache sombre s'étend sur le sol. Une flaque. Mais ce n'est pas de l'eau. C'est une boue épaisse, noirâtre.

Je sors en courant. La chaleur me frappe comme un direct au foie. J'atteins le Secteur C. L'odeur est insoutenable. Une odeur de fermentation, de décomposition accélérée.

Je m'arrête devant un arbre. Un de mes actifs les plus prometteurs. L'écorce est fendue sur toute la longueur du tronc. Une sève visqueuse s'en échappe, bouillonnante sous l'effet de la pression interne. L'arbre est en train de se vider de sa substance. Il n'a pas supporté l'injection. Les parois cellulaires ont lâché.

C'est un krach biologique.

Je regarde autour de moi. Un deuxième arbre craque. Puis un troisième. Un bruit sec, comme des coups de feu dans le silence de la Provence. Mes « unités de rendement » explosent les unes après les autres, victimes de leur propre croissance forcée.

Je sors mon téléphone. Je dois couper la pompe. Je dois réduire la pression. Mes doigts tremblent sur l'écran tactile. La sueur brouille l'affichage.

Erreur système. Capteur de flux non répondant.

Le logiciel est bloqué dans une boucle de rétroaction positive. Il voit la baisse de pression due aux ruptures de troncs et interprète cela comme un besoin accru en eau. Il augmente la puissance de la pompe pour compenser.

— Non, non, non... murmure-je.

Je cours vers le bloc de contrôle. Je dois arracher les câbles, couper l'alimentation manuellement. Mais le boîtier est verrouillé par un code de sécurité que j'ai moi-même instauré pour éviter tout sabotage.

Mes mains frappent le métal brûlant. Je hurle.

À quelques mètres de là, un pommier s'effondre dans un fracas de bois mort et de feuilles gorgées de poison chimique. Le système est en train de s'autodétruire. Mon capital s'évapore dans la poussière.

Je m'effondre à genoux dans la boue toxique. Le sifflement de la pompe devient un hurlement strident, puis un craquement sourd. Une explosion de vapeur. La pression a fini par faire sauter la culasse.

Le silence revient. Un silence lourd, oppressant.

Je lève les yeux. Le verger est un champ de ruines. Des arbres éventrés, des tubulures arrachées, une terre saturée de produits de synthèse.

Sur une branche cassée, juste devant mes yeux, une abeille se pose. Une vraie. Elle n'est pas morte, celle-là. Elle rampe sur une feuille flétrie, cherche un pollen qui n'existe plus, puis s'envole vers la forêt d'Élise.

Je regarde mes mains. Elles sont couvertes de cette sève noire, collante. L'odeur de la défaite est exactement la même que celle du profit : elle ne laisse aucune place à l'erreur.

J'ai voulu hacker la vie. La vie vient de me liquider sans préavis.

Je sors mon téléphone. Il me reste une dernière cartouche. Un dernier levier.

Je n'appelle pas l'assurance. Je n'appelle pas mon banquier.

Je compose le numéro d'un contact à Genève. Un spécialiste des acquisitions hostiles.

— C'est Marcus, dis-je, la voix blanche. J'ai un actif à vendre. Très haut potentiel. Terrain vitrifié, prêt pour une reconstruction totale. On rase tout. On coule du béton. On monte un centre de données. La terre est morte, elle ne nous emmerdera plus avec ses cycles.

Je raccroche. Je regarde le soleil se coucher sur mon désastre.

Le prochain trimestre sera sanglant. Et j'ai hâte de commencer.

Chapitre 5

L'Anomalie Thermique

Quarante-quatre degrés à l'ombre des panneaux solaires. À ce niveau de radiation, le terme « climat » disparaît. On parle de charge thermique, de contrainte structurelle, de point de rupture.

Dans le centre de commande de la bergerie — six écrans OLED de cinquante pouces alimentés par un groupe électrogène de secours — Marcus observe les courbes de rendement s'effondrer. Le rouge domine. Un rouge sang, un rouge de krach boursier, un rouge de liquidation totale. L'air conditionné hurle, une turbine en fin de vie qui tente désespérément de maintenir les serveurs sous la barre des soixante-dix degrés. L'odeur est celle du silicium chaud et de la sueur rance.

— ARES, donne-moi le taux d'évapotranspiration du Secteur 4, ordonne Marcus.

Sa voix est un rasoir. Il n'a pas dormi depuis soixante-douze heures. Ses yeux, injectés de sang, ne quittent pas la matrice.

— Secteur 4 : 112 % au-dessus des prévisions, répond la voix synthétique, plate, dénuée d'empathie. Stress hydrique critique. Les capteurs de sève indiquent une cavitation imminente sur 40 % des unités.

— Les unités.

Marcus ne voit plus des arbres. Il voit des actifs biologiques en défaut de paiement. Chaque amandier est un contrat à terme dont l'échéance arrive à grands pas. Si la sève s'arrête de circuler, l'actif est radié. Zéro pointé. Une perte sèche de quatre

millions d'euros sur le prochain cycle de récolte.

— Augmente l'irrigation de 15 % sur le bloc Nord, commande-t-il. Puisse dans la réserve de sécurité.

— Négatif, Marcus, rétorque l'algorithme. Le niveau de la nappe phréatique est à 4 % du seuil de tarissement. Une augmentation du débit entraînerait une désamorçage des pompes. Risque de dommage matériel permanent : 89 %.

Marcus frappe la table en acier. Le bruit résonne comme un coup de feu dans la pièce exigüe.

— On est en train de se faire shorter par le soleil, grogne-t-il.

Il se lève, s'approche de la baie vitrée qui surplombe le verger. Dehors, l'air ondule. La lumière est si blanche qu'elle semble solide. Les trois hectares de ronces qu'il a transformés en usine à ciel ouvert ressemblent à un champ de bataille. Les drones pollinisateurs sont cloués au sol, leurs batteries risquant l'explosion sous cette chaleur. Les capteurs plantés dans le sol, des tiges de carbone ultra-sensibles, ressemblent à des baïonnettes abandonnées.

Le téléphone satellite vibre sur le bureau. Un nom s'affiche : GENÈVE – ACQUISITIONS.

Il ne répond pas. Pas encore. On ne négocie pas quand on est en position de faiblesse. Et pour l'instant, Marcus Vane est en train de couler.

La porte de la bergerie s'ouvre. Un courant d'air brûlant s'engouffre dans la pièce, faisant grimper la température de deux degrés en une seconde. Élise Muret est là. Elle ne porte pas de vêtements techniques. Juste une chemise en lin trempée de sueur et un pantalon de travail usé. Elle tient un cadre de ruche vide dans la main.

— Tes machines font un bruit de fin du monde, Marcus, dit-elle. Tu devrais couper le courant. Tu es en train de cuire tes serveurs pour rien.

— Rien n'est « pour rien », Élise. C'est une gestion de crise. J'optimise la survie.

— Tu n'optimises rien du tout. Tu es en train de regarder des chiffres alors que la terre est en train de mourir sous tes pieds. Mes abeilles ne sortent plus. Elles ventilent la ruche pour éviter que la cire ne fonde. Elles ont arrêté de produire. Elles ont compris, elles.

Marcus se tourne vers elle, un sourire carnassier aux lèvres.

— Tes abeilles font de la gestion de risque passive. Moi, je fais de l'interventionnisme. Ton modèle est basé sur la résilience, le mien sur la performance. La résilience, c'est pour ceux qui acceptent de perdre.

— Et toi, tu gagnes ? Regarde tes écrans.

Il jette un œil aux graphiques. Une divergence apparaît. Une ligne bleue — la réalité physique captée par les sondes — décroche brutalement de la ligne verte — la simulation prédictive d'ARES. L'algorithme n'avait pas prévu cette accélération thermique. Le modèle mathématique est en train de se fragmenter.

— L'anomalie est de 4,2 sigma, murmure Marcus, fasciné. C'est statistiquement impossible.

— C'est la nature, Marcus. Elle n'a pas lu ton manuel de statistiques.

— La nature est un système complexe. Tout système complexe peut être modélisé. Si le modèle échoue, c'est que les données d'entrée sont incomplètes. ARES ! Recalcule

l'indice de survie en intégrant une perte de 30 % de la biomasse foliaire.

— Calcul en cours, répond la machine. Temps estimé : 14 minutes. Température processeur : 82 degrés. Alerte surchauffe.

— Pousse les ventilateurs au maximum. On s'en fout du matériel. Je veux ce chiffre.

Élise s'approche de lui. Elle sent le thym et la poussière. Une odeur organique qui agresse les narines de Marcus, habituées à l'ozone.

— Tu vas tout perdre, dit-elle doucement. Pas seulement ton argent. Ta tête aussi. Tu traites ce verger comme une salle de marché, mais ici, il n'y a pas de bouton « annuler ». Il n'y a pas de renflouement par l'État. Si l'arbre meurt, il meurt.

— Un arbre est une machine à transformer du carbone et de l'eau en profit, rétorque Marcus. Si la machine casse, on la remplace.

— Avec quoi ? La terre est cuite. Tu as saturé le sol de capteurs et de nutriments chimiques pour booster le rendement. Tu as transformé ce terrain en toxicomane. Sans tes pompes et tes algorithmes, tout crève en une heure.

— C'est le principe du levier, Élise. On maximise l'output. Le risque est le prix à payer pour l'excellence.

Soudain, un sifflement strident déchire l'air. Un des serveurs vient de lâcher. Une fumée noire, âcre, s'échappe du rack numéro 3. Les écrans vacillent.

— Perte de données sur le Secteur 2, annonce ARES. Système de refroidissement défaillant.

Marcus se précipite vers le rack, arrache le panneau latéral. La chaleur qui s'en

dégage est insupportable. Il attrape un extincteur au CO2, dégoupille, tire. Une nuage blanc recouvre l'électronique de pointe.

— Putain de hardware de merde ! hurle-t-il.

Il revient vers ses écrans. La ligne bleue continue sa chute libre. Elle ne diverge plus, elle s'effondre. Le verger est en train de subir une défaillance systémique. Les arbres, poussés à bout par les cycles de croissance accélérés imposés par Marcus, n'ont plus de réserves. Ils se liquident eux-mêmes.

— C'est un appel de marge, murmure Marcus, les mains tremblantes sur le clavier. La nature demande ses intérêts. Et je suis à découvert.

Il regarde Élise. Elle n'a pas bougé. Elle l'observe avec une pitié qui l'insupporte plus que la chaleur.

— Tu peux encore sauver ce qui reste, dit-elle. Coupe les serveurs. Ouvre les vannes manuelles. Laisse l'eau couler, même si c'est peu. Arrête de vouloir tout contrôler.

Marcus regarde son téléphone. Le contact à Genève vient d'envoyer un message : *« L'offre tient jusqu'à 18h. Après, le terrain ne vaudra plus que le prix du gravier. »*

Il analyse ses options.

Option A : Suivre le conseil d'Élise. Tenter de sauver les arbres. Résultat incertain. Rendement médiocre. Années de reconstruction.

Option B : Laisser tout brûler. Activer la clause de catastrophe naturelle. Toucher l'assurance. Vendre le terrain pour le centre de données. Pivoter.

Le choix est évident pour un homme de son calibre. Le sentiment n'a pas de place dans un bilan comptable.

— ARES, dit-il, sa voix retrouvant son calme glacial.

— Oui, Marcus.

— Désactive toutes les alertes. Coupe le système d'irrigation.

Élise écarquille les yeux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je liquide mes positions, Élise. Le marché a parlé. Ce verger n'est plus un actif rentable. C'est un passif.

— Tu vas les laisser mourir ? Tous ?

— Je ne les laisse pas mourir. Je les raye de mes comptes. C'est une nuance que tu ne comprendras jamais.

Il se rassoit, ignore la fumée qui stagne au plafond, et commence à taper son rapport de clôture. Ses doigts volent sur les touches avec une précision chirurgicale. Chaque mot est un clou dans le cercueil de l'Unité de Rendement Absolu.

— Tu es un monstre, Marcus, souffle Élise.

— Non, Élise. Je suis un comptable. Et le soleil vient de me présenter une facture que je refuse de payer.

Il valide l'envoi du dossier à Genève. Un clic. Des millions d'euros sécurisés. Trois hectares de vie condamnés.

Sur l'écran principal, la température extérieure s'affiche en gras : 45,2°C.

Marcus sourit. C'est la température idéale pour un centre de données refroidi à l'azote liquide. La terre ne servira plus qu'à supporter du béton. Plus de sève. Plus de cycles. Plus d'aléas. Juste du flux binaire.

— La terre est morte, murmure-t-il pour lui-même alors qu'Élise quitte la pièce sans un mot. Elle ne nous emmerdera plus avec ses cycles.

Le prochain trimestre sera sanglant. Et il a hâte de commencer.

Chapitre 6

Défaut de Pollinisation

Le silence est une anomalie comptable. À cinq heures du matin, le verger devrait vibrer comme une salle de marché à l'ouverture. Au lieu de ça, rien. Pas un bourdonnement. Juste le sifflement du vent sec dans les feuilles de pêchers qui commencent déjà à s'enrouler.

Marcus traverse la zone A4, ses bottes tactiques écrasant la terre craquelée. Il ne regarde pas le paysage. Ses yeux sont fixés sur l'iPad Pro fixé à son avant-bras. Les graphiques de l'activité acoustique sont plats. Une ligne d'encéphalogramme après un arrêt cardiaque.

— Elles sont mortes, Marcus.

La voix d'Élise est rauque. Elle est debout devant la rangée de ruches Langstroth, au bord de la parcelle. Elle ne pleure pas. Elle est au-delà de ça. Elle tient une poignée de cadavres ailés dans sa paume calleuse. Un tapis de corps noirs et or jonche le sol devant les entrées.

— Ne sois pas mélodramatique, Élise. C'est un défaut de prestataire.

Marcus ne lève pas les yeux. Il swipe sur son écran, ouvre le menu « Logistique de Pollinisation ».

— Un défaut ? répète-t-elle, la voix tremblante de rage. C'est un massacre. Le pesticide que tu as injecté dans le système d'irrigation pour « optimiser la résistance foliaire »... c'est un neurotoxique pour elles. Je te l'avais dit.

— Le fournisseur garantissait une innocuité à 98 % sur les hyménoptères. Les 2 % restants sont un risque acceptable pour protéger la valeur de l'actif foliaire. Si les abeilles n'ont pas survécu, c'est que leur patrimoine génétique était déjà dégradé. Obsolète.

Il s'arrête devant elle. Son visage est une lame de rasoir.

— On ne gère pas une exploitation avec des sentiments, Élise. On gère des flux. Les abeilles étaient un levier naturel. Le levier a cassé. On passe au plan de contingence.

— Quel plan ? Il n'y a plus une abeille vivante à dix kilomètres à la ronde. Les fleurs vont tomber. La récolte est foutue.

Marcus esquisse un sourire qui n'atteint pas ses yeux. C'est le sourire qu'il arborait juste avant de shorter l'euro en 2011.

— Le marché a horreur du vide. Moi aussi.

Il sort son radio-émetteur de sa poche de poitrine.

— Équipe B, déployez les Swarm-X. Maintenant.

Le bruit arrive du hangar nord. Un sifflement strident, électrique, qui déchire l'air lourd du Var. Cinq cents drones de la taille d'un gros frelon s'élèvent en formation de combat. Fibre de carbone, micro-moteurs brushless, caméras multispectrales. Chaque unité coûte deux mille dollars. C'est la cavalerie de la Silicon Valley qui débarque dans la poussière.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? souffle Élise.

— L'Unité de Rendement Absolu, répond Marcus. Des pollinisateurs haute fréquence. Pas de maladie, pas de sommeil, pas de syndicats. Ils ciblent chaque fleur par reconnaissance d'image, déposent la dose exacte de pollen synthétique et passent à la suivante en 0,4 seconde. On va doubler le taux de nouaison.

Élise regarde l'essaim mécanique fondre sur les pêchers. Les drones se stabilisent au-dessus des branches, leurs hélices créant des mini-tornades de poussière.

— Tu vas détruire les arbres, Marcus. Ils ne sont pas faits pour subir ce souffle.

— Ils sont faits pour produire. Regarde les chiffres.

Sur sa tablette, les points verts s'allument par milliers. Chaque point est une fleur traitée. Le compteur de rendement prédictif s'affole. +12 %. +18 %. Marcus sent l'adrénaline monter. C'est la même sensation que de voir des ordres d'achat s'empiler sur un carnet de commandes. Il est en train de hacker la biologie.

— La nature n'est qu'un algorithme mal écrit, murmure-t-il. Je suis juste en train de corriger le code.

Soudain, une alerte rouge clignote sur l'écran. *Vent : Rafale détectée. 45 km/h.*

Le mistral. Imprévisible. Violent.

Un drone, pris dans une turbulence, est projeté contre une branche maîtresse. Ses hélices en carbone, tournant à 15 000 tours par minute, se transforment en scies circulaires. En un éclair, il déchiquette les fleurs, les feuilles et l'écorce tendre.

— Erreur de compensation de trajectoire, grogne Marcus. Unité 112 perdue. Pas grave.

Mais l'erreur se propage. L'algorithme de vol en essaim tente de compenser le vide laissé par l'unité 112. Les drones se rapprochent les uns des autres. Une deuxième rafale frappe. C'est l'effet domino.

— Marcus, arrête-les ! hurle Élise. Ils sont en train de hacher les arbres !

Elle a raison. La cinétique des machines est trop brutale pour la fragilité organique. Les drones, programmés pour la précision chirurgicale, paniquent face à la résistance physique du vent et du bois. Ils ne pollinisent plus ; ils attaquent. Les pétales volent comme des confettis dans un hachoir à viande. Le sol se jonche de débris verts et blancs.

— Je recalibre, dit Marcus, ses doigts volant sur l'écran. Je passe en mode manuel sur le cluster 1.

— Tu ne peux pas recalibrer le vent, espèce d'idiot !

Le taux de rendement s'effondre. La courbe plonge à la verticale. -30 %. -50 %. En dix minutes, Marcus vient de perdre la moitié de sa production future. Le coût des drones perdus s'ajoute à la faillite biologique.

— Crash système, annonce une voix synthétique dans les haut-parleurs du verger.

Les drones restants tombent un à un, leurs batteries épuisées par la lutte contre le vent ou leurs capteurs aveuglés par la sève qui gicle des branches mutilées. C'est un champ de bataille technologique.

Marcus fixe son écran noir. Ses mains tremblent légèrement. Ce n'est pas de la peur. C'est la fureur froide du trader qui vient de voir un "cygne noir" dévorer son capital.

— Le capteur de pression atmosphérique n'a pas anticipé la micro-cellule, dit-il d'une

voix blanche. Le hardware est défaillant.

Élise s'approche de lui. Elle ramasse un drone brisé à ses pieds. Elle le lâche dans la poussière, juste à côté d'une abeille morte.

— Ce n'est pas le hardware, Marcus. C'est toi. Tu as voulu transformer un verger en tableur Excel. Mais la terre ne fait pas de crédit. Elle vient de te liquider.

Marcus lève les yeux vers elle. Son regard est vide, déshumanisé. Il ne voit pas une femme en colère. Il voit un obstacle à la restructuration.

— La liquidation est une étape nécessaire avant la reconstruction, répond-il. J'ai encore de la trésorerie.

— Pour quoi faire ? Il ne reste plus rien à polliniser. Tu as tué les abeilles et tu as tondu les arbres.

Marcus se tourne vers le hangar. Son cerveau tourne déjà à plein régime, cherchant le prochain levier, la prochaine faille.

— Si les arbres ne peuvent pas supporter les drones, alors les arbres sont le problème. On va changer la structure de l'actif.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— On rase tout, Élise. Les pêchers, les ronces, tout. On coule une dalle.

Il pointe du doigt la terre dévastée.

— La connectivité ici est excellente grâce à mon antenne satellite. Le climat est sec, ce qui réduit les coûts de refroidissement. On ne va plus produire de la sève. On va

produire de la donnée.

— Tu veux transformer ma bergerie en data center ?

— Je veux transformer un passif en actif productif. La terre est morte, tu l'as dit toi-même. Elle ne nous emmerdera plus avec ses cycles, ses insectes et ses caprices météo. On va construire des serveurs. Le flux binaire est plus stable que le flux biologique.

Élise recule d'un pas, comme si elle voyait un prédateur pour la première fois.

— Tu es un monstre, Marcus.

— Non, Élise. Je suis un comptable. Et le soleil vient de me présenter une facture que je refuse de payer.

Il valide l'envoi d'un message prioritaire à ses contacts à Genève. Un clic. Des millions d'euros sécurisés pour le pivot industriel. Trois hectares de vie condamnés au béton.

Sur l'écran principal de son iPad, la température extérieure s'affiche en gras : 45,2°C.

Marcus sourit. C'est la température idéale pour tester les nouveaux systèmes de refroidissement à l'azote qu'il a en tête. La panique a disparu, remplacée par une excitation glaciale. L'imprévisibilité organique a été vaincue par l'éradication.

— Le prochain trimestre sera sanglant, murmure-t-il alors qu'Élise s'éloigne dans le silence de mort du verger. Et j'ai hâte de commencer.

Chapitre 7

La Clause de Propriété

L'écran de contrôle clignote. 45,2°C. Une température de fin du monde, ou de début de règne. Marcus tapote nerveusement sur la dalle de verre de son iPad Pro. Le plan de retrait des actifs biologiques est déjà en route. Dans son esprit, les trois hectares de verger ne sont plus que du bois mort à comptabiliser en pertes sèches avant la conversion industrielle. L'azote liquide remplacera la sève. Le béton scellera l'imprévisibilité du sol.

— C'est terminé, Élise. La nature a échoué son test de résistance. Je liquide.

Il ne lève pas les yeux. Il surveille le transfert de ses fonds de réserve vers le compte d'exploitation de la nouvelle structure. « Vane Cryo-Tech ». Un nom propre. Un nom net.

Élise est debout dans l'encadrement de la porte de la bergerie. Elle ne transpire pas. Elle porte une chemise en lin froissée et un dossier cartonné sous le bras. Un anachronisme physique dans ce bunker de serveurs et de climatisation forcée.

— Tu liquides quoi, Marcus ? demande-t-elle. Sa voix est d'une stabilité dérangeante.

— Tout. Les arbres, les drones, les capteurs. Je rase la bergerie. Je coule une dalle. Le pivot est validé. J'ai déjà les accords de principe pour les serveurs de minage de données. Le froid sera artificiel, le profit sera réel. Tu devrais me remercier, je te libère de tes abeilles mourantes.

Marcus valide une transaction. Un bip sonore confirme l'envoi. Il sourit, une grimace

de prédateur qui vient de mordre dans le cou de sa proie.

— Tu n'as rien validé du tout, dit Élise en s'avançant.

Elle pose le dossier sur la table en inox, juste à côté de la station de monitoring. Marcus jette un regard méprisant sur le papier.

— C'est quoi ? Une pétition des agriculteurs du coin ? Une injonction de la mairie pour protéger les vers de terre ? Économise ton encre. J'ai les meilleurs avocats de Genève.

— Ce n'est pas une pétition. C'est un acte de cession de créances.

Marcus s'arrête. Son doigt reste suspendu au-dessus de l'écran. Le mot « créances » provoque chez lui un réflexe pavlovien. Une décharge d'adrénaline.

— De quoi tu parles ?

— Pour financer tes jouets, tes drones à huit mille euros l'unité et ton système d'irrigation par satellite, tu as levé de la dette. Beaucoup de dette. Tu as utilisé tes actifs à Wall Street comme collatéral. Mais depuis ton petit incident boursier, ces actifs sont gelés. Tu as donc contracté des prêts relais auprès de trois banques privées.

Marcus fronce les sourcils. L'analyse est correcte. Trop correcte.

— Et alors ? Les intérêts sont payés.

— Non. Ils ne le sont plus. Tes comptes à Singapour ont été saisis ce matin à 8h00 suite à une plainte pour manipulation de marché déposée par tes anciens associés. Tes lignes de crédit ont été coupées instantanément. Tu es en défaut de paiement, Marcus. Un défaut souverain à l'échelle de ton petit empire de ronces.

— C'est temporaire. Mes avocats vont...

— Tes avocats ne répondent plus au téléphone parce que leur provision n'a pas été honorée, coupe Élise. Elle ouvre le dossier. Une série de documents officiels, tamponnés, signés. Des noms de holdings qu'il ne reconnaît pas immédiatement. « Muret Global Assets ». « Terra Firma Ltd ».

Marcus sent un froid plus vif que celui de sa climatisation lui remonter le long de la colonne vertébrale. Il saisit les feuilles. Ses yeux scannent les chiffres à une vitesse prodigieuse. Il cherche la faille. Le levier.

— Qui est derrière Muret Global ?

— Moi, répond Élise.

Le silence qui suit est lourd. On n'entend que le ronronnement des ventilateurs qui luttent contre la canicule.

— Toi ? Tu vends du miel sur les marchés, Élise. Tu ne rachètes pas des dettes souveraines de plusieurs millions.

— Je vends du miel, oui. Et ma famille possède ces terres depuis quatre générations. On ne vend jamais, Marcus. On attend. On observe les types comme toi arriver avec leurs certitudes et leurs algorithmes. On les regarde s'endetter pour forcer la terre à faire ce qu'elle n'a pas envie de faire. Et quand ils sont au bord du gouffre, quand leurs serveurs surchauffent et que leurs banquiers les lâchent... on ramasse les morceaux.

Marcus feuillette frénétiquement les pages. Page 12 : Clause de Propriété. Page 14 : Transfert de Titres en cas de défaut.

— Ce n'est pas possible. J'ai vérifié le cadastre. J'ai vérifié les hypothèques.

— Tu as vérifié ce qui était visible. Tu n'as pas cherché qui détenait les obligations de ta société écran au Luxembourg. C'est une petite structure, très discrète. J'ai utilisé l'argent de la vente des terres de la vallée, il y a dix ans. J'attendais juste le bon profil d'investisseur. Un arrogant. Un pressé. Quelqu'un qui pense que le monde est un tableur Excel.

Marcus lâche les papiers. Ils s'éparpillent sur le sol, entre les câbles de fibre optique. Son empire de silicium vient de s'effondrer sous le poids d'une réalité foncière qu'il avait jugée archaïque.

— Tu m'as court-circuité, murmure-t-il.

— J'ai fait une acquisition hostile, Marcus. Utilise les termes que tu comprends. Tu n'es plus le propriétaire. Tu n'es plus l'architecte. Tu es un occupant sans titre.

Il se lève, sa chaise bascule. Il fait les cent pas dans la petite pièce. Son cerveau tourne à plein régime, cherchant une sortie, une contre-attaque.

— Je peux encore tout annuler. Je vais appeler mes contacts à Londres. On va refinancer. Je vais te racheter ta position avec une prime de 20%. C'est ce que tu veux, non ? Le cash ?

Élise sourit. C'est un sourire triste, presque maternel.

— Je ne veux pas ton argent, Marcus. Ton argent n'existe plus. Il n'est que des chiffres qui disparaissent quand on coupe le courant. Ce que je veux, c'est que tu finisses le travail.

Marcus s'arrête net.

— Quoi ?

— Regarde tes écrans. Tes arbres meurent. Tes capteurs disent qu'ils ont soif. Tu as créé un système où rien ne survit sans ton intervention technologique. Si je te vire aujourd'hui, tout crève en quarante-huit heures. Et j'ai besoin de cette récolte.

— Tu veux que je reste ? Après ce que tu viens de faire ?

— Tu es le meilleur technicien que je puisse trouver, Marcus. Tu es obsédé, méticuleux et tu as une peur panique de l'échec. C'est exactement le profil d'un bon employé.

Le mot « employé » le frappe comme une insulte physique. Lui, Marcus Vane, l'homme qui a fait trembler le Nasdaq, réduit au rang de jardinier haute-technologie pour une apicultrice du Var.

— Va te faire foutre, Élise.

— Très bien. La sécurité arrive dans dix minutes. Ils ont l'ordre de te sortir et de saisir tout ton matériel. Tu partiras avec tes vêtements techniques et tes dettes. Je pense que tes anciens associés seront ravis de savoir où tu te caches.

Marcus regarde par la fenêtre. Le verger s'étend sous un soleil de plomb. Les drones pollinisateurs sont cloués au sol, en attente d'un ordre. Ses serveurs affichent des alertes rouges. Le système est en train de lâcher. S'il part maintenant, il perd tout. Sa dignité, son projet, sa cachette. S'il reste...

— Quelles sont les conditions ? demande-t-il, la voix étranglée.

— Tu oublies le béton. Tu oublies l'azote. Tu remets le système au service du vivant. Tu suis mes instructions, pas celles de ton algorithme de rendement. On va sauver ce verger, Marcus. Mais on va le faire à ma façon.

Elle s'approche de lui et lui tend une tablette. Ce n'est pas la sienne. C'est un modèle bas de gamme, avec une interface simplifiée.

— J'ai fait couper l'accès au cloud. Tu n'as plus de connexion extérieure. Tu es en circuit fermé. Bienvenue dans la réalité, Marcus.

Il prend la tablette. Ses mains tremblent légèrement. Il regarde les graphiques de sève. Ils sont en chute libre. La variable humaine vient de pulvériser ses prévisions. Il n'est plus le loup. Il est le chien de garde.

— Le prochain trimestre va être un enfer, dit-il sans la regarder.

— Non, Marcus. Le prochain trimestre va être organique. Et pour un homme comme toi, c'est bien pire.

Élise se dirige vers la porte. Elle s'arrête sur le seuil, la silhouette découpée par la lumière aveuglante du dehors.

— Ah, une dernière chose. J'ai désactivé la climatisation de la bergerie. On a besoin de cette énergie pour les pompes à eau. Il va falloir apprendre à transpirer.

Elle sort. Marcus reste seul dans la chaleur montante. Sur son écran, une notification apparaît. « Erreur système : Connexion perdue ».

Il regarde ses mains. Elles sont propres, trop propres. Il s'approche de la fenêtre et observe les ronces qui reprennent déjà du terrain sur les bords de la parcelle. Pour la première fois de sa vie, Marcus Vane ne sait pas comment hacker la situation. Le

marché est fermé. La terre est ouverte. Et elle demande des comptes.

Il pose l'iPad sur la table, retire sa veste technique noire et retrousse ses manches. Le silence du verger est plus terrifiant que le vacarme d'une salle de marché. C'est le bruit d'une défaite absolue.

Il sort dans la fournaise. Sa première tâche n'est pas un clic. C'est de ramasser une pelle.

Chapitre 8

Point de Rupture

Quarante-deux degrés à l'ombre. Le soleil n'est plus un astre, c'est un créancier agressif qui vient saisir les meubles. Marcus sent la sueur brûler ses paupières. Dans sa main droite, le manche en frêne de la pelle est une insulte à vingt ans de carrière passés à manipuler l'immatériel. C'est un levier rudimentaire, sans interface, sans bouton « undo ».

Derrière lui, dans la bergerie transformée en bunker technologique, le silence est assourdissant. Le bourdonnement des ventilateurs s'est éteint il y a dix minutes, laissant place à une odeur de bakélite surchauffée et d'ozone. Les serveurs refroidis à l'azote, son cerveau déporté, sa tour de contrôle, ne sont plus que des boîtes de métal inertes. Le système a disjoncté. Trop de chaleur, trop de données, pas assez de résilience. L'algorithme de rendement prédictif a rendu l'âme au moment précis où le verger en avait le plus besoin.

Il regarde l'écran de son iPad, posé sur une souche. Noir. Mort.

— Le système est en défaut de paiement, grogne-t-il.

Il plante la pelle dans la terre. Le sol est une plaque de béton cuite par trois mois de sécheresse. Le choc remonte dans ses avant-bras, une onde de douleur sèche qui lui rappelle sa propre fragilité biologique. Il n'y a plus de flux de données, plus de capteurs de sève pour lui dire quel arbre est en train de mourir. Il ne reste que le visuel : les feuilles des abricotiers se recroquevillent, virent au gris, se transforment en papier brûlé.

C'est un krach boursier en temps réel, mais les actifs sont en bois et en chlorophylle.

— Marcus.

Il ne se retourne pas. Il connaît cette voix. Elise Muret est là, quelque part dans son angle mort, probablement en train de savourer le spectacle de l'effondrement. Elle n'a pas besoin de serveurs pour savoir que le verger crève. Elle a l'instinct du terrain, cette intelligence archaïque qu'il a toujours méprisée comme une inefficience majeure.

— Tes machines ont lâché, dit-elle. Le réseau est tombé.

— Un problème de charge thermique, réplique Marcus sans cesser de frapper le sol. Une anomalie statistique. La courbe de température a dépassé les projections de 4 %.

— La nature ne suit pas tes projections, Marcus. Elle s'en fout de tes 4 %. Regarde tes arbres. Ils ne sont pas en train de « bugger ». Ils sont en train de mourir.

Il s'arrête, le souffle court. Sa chemise technique à huit cents euros colle à sa peau comme une seconde couche de mépris. Il regarde la rangée B, celle qu'il appelait le « Secteur Alpha ». Douze arbres, les plus performants, ceux qu'il a dopés aux nutriments de précision via des micro-injecteurs pilotés par IA. Sans électricité pour actionner les vannes, les injecteurs sont bloqués. Les arbres sont en train de s'asphyxier avec leurs propres perfusions.

— Si je n'ouvre pas les vannes manuelles dans l'heure, je perds 30 % du capital, analyse Marcus.

— Le « capital » ? Tu parles de l'organisme vivant ou de ton ego ?

Il se tourne enfin vers elle. Elise est adossée à un vieux chêne, une gourde en métal à

la main. Elle ne transpire pas. Elle semble faire partie du paysage, une variable stable dans un marché en chute libre.

— L’ego est le moteur de la performance, Elise. Ne me fais pas un cours de morale agraire. J’ai besoin de bras. Pas de philosophie.

— Tu as besoin de comprendre que tu n’es plus à Wall Street. Ici, tu ne peux pas racheter tes pertes avec une injection de liquidités. La seule monnaie que la terre accepte aujourd’hui, c’est ta propre sueur. Et vu ton rythme cardiaque, tu es déjà en situation d’insolvabilité.

Marcus serre les dents. Il jette la pelle. Elle rebondit sur le sol dur avec un bruit métallique.

— Les vannes de secours sont sous les dalles du secteur sud. Elles sont bloquées par les racines. Il faut creuser. Vite.

— Et pourquoi je t’aiderais ? demande-t-elle d’un ton neutre. Tu as passé six mois à m’expliquer que mon métier était obsolète. Que tes drones feraient le travail de mes abeilles. Regarde tes drones, Marcus. Ils sont au sol. Batteries vides. Surchauffe. Ils ne servent même pas de presse-papiers.

Marcus fait un pas vers elle. Son visage est une carte de fureur et de désespoir.

— Parce que si ce verger meurt, ton bail emphytéotique ne vaut plus rien. Tu as racheté mes dettes, Elise. Tu es l’actionnaire majoritaire de ce désastre. Si je coule, tu coules avec moi. C’est ça, la beauté du levier financier : on est enchaînés.

Un silence de plomb s’installe, rompu seulement par le craquement sinistre d’une branche qui cède sous son propre poids. Elise le fixe, ses yeux sondant la mince couche de vernis qui reste de l’homme d’affaires. Elle voit la panique derrière le

calcul. Elle voit le trader qui réalise que le marché a fermé ses portes et qu'il est coincé à l'intérieur avec ses pertes.

— Tu n'as jamais touché une vanne de ta vie, dit-elle enfin. Tu vas te briser les doigts.

— Alors montre-moi comment ne pas me les briser.

Elle soupire, se détache de son arbre et ramasse la pelle. Elle la lui tend, manche en avant.

— On ne creuse pas comme un sourd. On cherche la faille dans la croûte. On travaille avec la terre, pas contre elle. Si tu continues à frapper comme ça, tu vas juste casser l'outil. Et ici, il n'y a pas de service après-vente.

Ils se dirigent vers le secteur sud. La chaleur est une présence physique, une main lourde posée sur leurs nuques. Marcus sent ses muscles hurler. Chaque mouvement est une dépense énergétique qu'il ne peut pas compenser. Il analyse son état physique comme un rapport de gestion : réserves de glycogène à 20 %, hydratation critique, lucidité en baisse.

Arrivés à la première dalle, il s'agenouille. La poussière s'insinue dans ses pores, sous ses ongles. C'est sale. C'est organique. C'est tout ce qu'il a fui pendant vingt ans dans les tours de verre de Manhattan.

— Creuse là, ordonne Elise. Sous le rebord. Fais levier.

Il obéit. Il pousse, il sue, il grogne. La dalle ne bouge pas. Il met tout son poids, toute sa rage de perdant magnifique. La pierre finit par céder dans un cri de friction. En dessous, la vanne en fonte est rouillée, couverte de terre et d'insectes.

— Tourne, dit Elise. Vers la gauche.

Marcus saisit la roue métallique. Elle est brûlante. Il hurle presque quand la peau de ses paumes entre en contact avec le fer. Il force. Rien. Il force encore, ses veines saillant sur son cou, son visage virant au pourpre.

— C'est bloqué !

— C'est pas bloqué, Marcus. C'est juste que tu n'as pas assez de poids. Utilise tes jambes. Pas tes bras. Ton centre de gravité est trop haut. Abaisse-toi.

Il se laisse tomber presque à quatre pattes, cherche un appui, et pousse avec l'énergie du désespoir. Un craquement. La vanne tourne d'un millimètre. Puis deux. Puis un tour complet. Un sifflement d'air, suivi d'un gargouillement sourd. L'eau. La liquidité. La seule qui compte vraiment.

Il s'effondre sur le côté, les mains en sang, le souffle court. Il regarde l'eau s'écouler dans le canal de dérivation, s'infiltrer lentement vers les racines assoiffées.

— Un point de pivot, murmure-t-il. J'ai trouvé le point de pivot.

— Tu as juste ouvert un robinet, Marcus. Ne te prends pas pour Archimède.

Il lève les yeux vers elle. Elle le regarde avec une pointe de pitié, ce qui est pire que le mépris.

— Les serveurs sont morts, Elise. Tout mon modèle... tout ce que j'ai construit... c'est effacé.

— Non, Marcus. C'est juste devenu réel. Tes chiffres n'étaient qu'une hallucination. Ce que tu as dans les mains, là, la terre et le sang, c'est le seul bilan comptable qui ne

ment jamais.

Il regarde ses mains. Elles sont noires de terre, striées de rouge. L'iPad, à quelques mètres de là, reflète le soleil impitoyable, un rectangle de verre inutile et vide. Pour la première fois, Marcus Vane ne pense pas à la prochaine transaction. Il écoute le bruit de l'eau qui sauve ses arbres.

Le marché est fermé. La survie vient de commencer.

Chapitre 9

Réinitialisation Manuelle

L'écran de l'iPad Pro est une plaque de verre inerte, une pierre tombale technologique posée sur un muret de schiste. Plus de flux. Plus de graphiques en chandeliers. Plus de télémétrie. La sécheresse a grillé les relais satellites et le générateur a rendu l'âme sous quarante-deux degrés à l'ombre. Pour Marcus Vane, c'est le krach ultime. Le silence des serveurs est plus violent que le hurlement des sirènes de Wall Street en 2008. Sans ses algorithmes prédictifs, il n'est qu'un homme en sueur dans un désert de ronces, un PDG sans comité de direction, un trader sans levier.

Il regarde ses mains. Elles tremblent. C'est le sevrage de la donnée. Pendant dix ans, il a traité la réalité comme un signal à compresser. Aujourd'hui, la réalité le compresse.

— Arrête de fixer ce cadavre, Marcus. Le marché ne rouvrira pas.

Élise est debout au-dessus de lui. Elle ne transpire pas. Elle semble intégrée au paysage, une variable fixe dans une équation de chaos. Elle tient une pioche et une pelle. Elle lui tend le fer froid.

— On n'a plus de capteurs de sève, Élise. On travaille à l'aveugle. C'est une gestion de risque suicidaire. On va perdre 40 % du verger avant la fin de la journée.

— Tes capteurs te disaient que l'arbre avait soif. Tu le savais déjà. Maintenant, tu vas apprendre à le sentir. Viens.

Elle marche vers la parcelle 4. Dans le tableur mental de Marcus, c'était la zone «

High Yield », celle où il avait injecté le plus d'engrais azotés pour maximiser la croissance rapide. Aujourd'hui, c'est une zone sinistrée. Les feuilles des pêchers se recroquevillent, des mains de vieillards qui supplient pour une goutte de liquidité.

— Regarde la terre, dit Élise. Ne la regarde pas comme un actif. Regarde-la comme une gorge.

Elle s'agenouille. Marcus l'imité, ses genoux craquant sur le sol aride. Le pantalon technique à huit cents euros se déchire. Il s'en fout. Le coût d'opportunité de son apparence est tombé à zéro.

— Enfonce tes doigts, ordonne-t-elle.

Il hésite. La terre est brûlante, compacte comme du béton. Il force. La poussière s'insinue sous ses ongles, s'incruste dans les pores de sa peau. Il cherche l'humidité. Rien. C'est un bilan comptable vide. Un compte offshore siphonné.

— C'est mort, lâche-t-il. Le point de flétrissement permanent est atteint. On devrait couper les pertes. Abattre les arbres les plus faibles pour sauver le reste. C'est la seule stratégie rationnelle.

— Ta rationalité est une maladie, Marcus. Tu veux liquider ce que tu ne comprends pas. Ici, on ne liquide pas. On irrigue.

Elle lui montre le canal de dérivation, une rigole de pierre ancestrale obstruée par des sédiments et des racines mortes. L'eau de la source, en amont, stagne derrière un bouchon de boue séchée. C'est le goulot d'étranglement. Le "bottleneck" qui paralyse toute la chaîne de production.

— On doit libérer le flux, dit-elle. Manuellement.

Marcus saisit la pioche. Le poids de l'outil est absurde. C'est un levier physique, brut, sans interface logicielle. Il frappe le sol. Le choc remonte dans ses bras, fait vibrer ses vertèbres. Il frappe encore. Chaque coup est une transaction. Il échange son énergie contre une chance de survie.

— Plus profond, dit Élise. Tu ne grattes pas la surface d'un contrat, tu cherches la veine.

Il cogne. La sueur lui brûle les yeux, une brûlure saline qui remplace l'éclat bleu des terminaux Bloomberg. Il oublie le temps. Le temps n'est plus découpé en millisecondes de trading haute fréquence. Il est devenu une masse lourde, visqueuse. Il dégage des blocs de terre argileuse, des pierres qui pèsent le poids de ses erreurs passées. Son rythme cardiaque s'accélère, mais ce n'est pas l'adrénaline du gain. C'est le moteur qui surchauffe.

Soudain, une fissure. Un suintement sombre.

— Là, murmure-t-il.

— Continue. Ne t'arrête pas pour admirer le profit. Le flux doit être constant.

Marcus creuse avec ses mains. Il ne sent plus la douleur des éraflures. Il est dans la zone. Mais ce n'est pas la zone de confort d'un bureau climatisé à Manhattan. C'est la zone de combat. Il déloge une pierre plate qui bloquait le passage.

L'eau s'engouffre.

Elle n'est pas claire. Elle est chargée de limon, épaisse, mais elle avance. Elle suit la pente que Marcus vient de redessiner. Il regarde le liquide brun ramper vers le premier arbre. La terre craquelée l'absorbe avec un bruit de succion presque obscène.

— Regarde l’arbre, dit Élise.

Marcus observe le tronc du pêcher. Il s’attend à une réaction immédiate, un changement de couleur, un signal vert sur un tableau de bord. Rien ne se passe.

— Pourquoi ça ne réagit pas ? Le transfert de ressources est effectif. Le débit est suffisant.

— Parce que la nature n’est pas une fibre optique, Marcus. Il y a une latence. L’arbre doit décider s’il te fait confiance. Il doit réactiver ses canaux internes. Ça prend du temps.

— Le temps, c’est ce qu’on n’a pas. Si l’évapotranspiration dépasse l’absorption pendant encore deux heures, le système s’effondre.

— Alors aide-le.

Elle lui montre comment guider l’eau avec ses mains, comment former des cuvettes autour du collet des arbres pour forcer l’infiltration vers le pivot racinaire. Marcus se met à quatre pattes dans la boue. Il est couvert de fange. Il ressemble à un animal, ou à un dieu déchu. Il pousse la boue, façonne des barrages miniatures, optimise le trajet de chaque centilitre.

Il analyse le terrain. Son cerveau de trader reprend le dessus, mais change d’échelle. Il ne voit plus des hectares, il voit des micro-reliefs. Il identifie les déperditions. Il colmate les fuites. Il devient l’algorithme de distribution.

— C’est de la logistique pure, souffle-t-il, les dents serrées. C’est juste de la gestion de flux sous contrainte extrême.

— Si ça te permet de dormir la nuit de l’appeler comme ça, fais-toi plaisir, répond

Élise en observant son travail. Mais regarde tes mains.

Marcus s'arrête. Ses mains sont méconnaissables. Le sang des coupures s'est mélangé à la terre noire et à l'eau de source. C'est une mixture organique, une fusion entre le capital humain et la ressource primaire. Il n'y a plus de barrière. Plus de gants. Plus de clavier.

Il lève les yeux vers le verger. L'eau a atteint la dixième rangée. Le sol change de teinte, passant du gris cendre au brun profond. C'est une réévaluation d'actifs en temps réel.

— Le rendement ne sera pas celui prévu, dit Marcus, sa voix s'enrouant. On a perdu trop de biomasse. Les fruits seront petits. Le calibre sera hors normes pour les distributeurs classiques.

— On s'en fout des distributeurs, Marcus. On sauve la structure. On sauve le vivant. Le profit, c'est d'être encore là demain pour voir le soleil se lever sans que tout soit mort.

Il s'assoit lourdement dans la boue, adossé au tronc d'un arbre qu'il vient d'abreuver. La chaleur est toujours là, écrasante, mais le bruit de l'eau qui circule dans les rigoles crée une nouvelle fréquence. Une fréquence basse, stable.

Il regarde son iPad, là-bas, sur le muret. Il a l'air d'un artefact d'une civilisation disparue. Un jouet pour un monde qui n'existe plus.

— J'ai passé ma vie à essayer de prévoir l'imprévisible, dit Marcus. À construire des modèles pour éliminer l'aléa. Mais l'aléa, c'est la seule chose qui soit réelle. Le reste, c'est juste du marketing.

— Tu commences à comprendre, dit Élise en s'éloignant vers la bergerie. Demain, on

s'occupera des abeilles. Elles n'aiment pas les tableurs non plus.

Marcus reste seul. Il ferme les yeux. Il ne pense plus aux marchés asiatiques qui ouvrent dans trois heures. Il ne pense plus à son solde bancaire gelé. Il écoute le bruit de la sève qui, peut-être, recommence à monter dans le bois chauffé à blanc.

Il n'est plus un architecte de l'univers. Il est un composant du système. Un rouage de chair et de sang, trempé dans la boue, qui vient de découvrir que la survie n'est pas une question de calcul, mais une question de friction.

Le marché est fermé. Le monde est ouvert.

Marcus Vane ramasse une poignée de terre humide et la serre dans son poing jusqu'à ce que l'eau sale coule entre ses doigts. C'est le seul dividende qu'il touchera cette année. Et pour la première fois de sa vie, il a l'impression d'être solvable.

Chapitre 10

Rendement Résiduel

Le tableau de bord OLED de la station de contrôle affichait une mer de rouge. Humidité du sol : 4 %. Stress hydrique des racines : critique. Taux de sucre prédictif : hors normes. Marcus Vane ne clignait pas des yeux. À 4 h 30 du matin, le silence du Haut-Var avait la même texture que celui d'une salle de marché avant l'ouverture de Tokyo. Une tension électrique, invisible, prête à rompre.

Il fit défiler les logs de ses drones pollinisateurs. Trois unités hors service, les circuits grillés par la poussière abrasive d'un été qui refusait de mourir. Un investissement de soixante mille euros transformé en ferraille high-tech. Dans son ancienne vie, il aurait déjà appelé son courtier pour shorter le secteur agricole. Ici, le courtier, c'était le ciel. Et le ciel ne prenait pas les appels.

Marcus sortit de la bergerie. L'air était sec, chargé d'une odeur de terre cuite et de résine brûlée. Ses bottes techniques écrasaient le sol craquelé avec un bruit de verre brisé. Il se dirigea vers le Secteur 4, celui qu'il appelait « Le Portefeuille de Rupture ». Des pommiers greffés, censés produire un rendement 30 % supérieur à la moyenne régionale grâce à son algorithme d'irrigation pulsée.

Les arbres étaient squelettiques. Les feuilles, recroquevillées comme des mains de vieillards, ne cherchaient plus la lumière. Elles survivaient.

— Tu vérifies encore tes pertes ?

Élise était là, adossée à un muret de pierres sèches. Elle tenait un sécateur à la main. Pas de tablette, pas de capteurs. Juste une paire de gants en cuir élimés et ce regard

qui semblait lire à travers l'écorce.

— Je vérifie la viabilité de l'actif, répliqua Marcus sans se retourner. Le stress hydrique a concentré les sucres. On a perdu 70 % du volume, mais la densité organoleptique est au plafond. C'est un marché de niche. On passe du volume au luxe.

— Tu parles de fruits comme si c'étaient des obligations d'État, Marcus. Regarde-les. Ils ne sont pas en train de faire du profit. Ils sont en train de mourir proprement.

Marcus s'approcha d'un arbre. Il saisit une pomme, à peine plus grosse qu'une balle de golf. Elle était d'un rouge sombre, presque noir, couverte d'une pruine épaisse. Il sortit un réfractomètre de sa poche, pressa une goutte de jus sur la lentille.

— 22 degrés Brix, lâcha-t-il. C'est du jamais vu. C'est de l'or liquide. Si on récolte maintenant, on peut sauver la marge.

— Si on récolte maintenant, on tue l'arbre, dit Élise d'une voix plate. Il n'a pas fini de pomper ce qu'il lui reste de réserves pour protéger ses graines. Si tu lui arraches ses fruits aujourd'hui, il n'aura plus la force de fermer ses cicatrices avant l'hiver. Tu sauves ton trimestre, tu liquides ton capital.

Marcus se tourna vers elle. Le rapport de force était clair. Pour lui, le temps était une ligne droite découpée en nanosecondes. Pour elle, c'était un cycle. Une boucle fermée où la perte d'aujourd'hui était l'engrais de demain.

— Le capital, c'est moi qui l'ai injecté, Élise. Les serveurs, les drones, le système de pompage solaire. Tout ça, c'est du levier. Si je ne sors pas un produit cette année, la banque saisit le matériel. Et tu sais ce qu'ils font des arbres, les banquiers ? Ils les abattent pour le foncier.

Élise fit un pas vers lui. Elle était plus petite, mais elle occupait l'espace avec une autorité organique que Marcus ne parvenait pas à hacker.

— La banque possède les murs. Moi, je possède le sol. Et le sol se fout de tes dettes. On va récolter ce que l'arbre peut donner, pas ce que ton tableur exige. On va trier à la main. On va oublier tes drones. On va faire de la micro-gestion de survie.

Marcus sentit une pulsion familière remonter dans sa gorge. L'envie de tout casser, de forcer le système, de manipuler les variables jusqu'à ce qu'elles s'alignent. Mais il regarda ses mains. Elles étaient calleuses, tachées de cambouis et de sève. Elles ne ressemblaient plus aux mains qui tapotaient sur un clavier à Manhattan.

— Quel est le plan ? demanda-t-il.

— On abandonne les secteurs 1 et 2. On sacrifie les arbres les plus faibles pour concentrer l'eau sur le noyau dur. On réduit la voilure. On accepte que cette année, le rendement, c'est de rester en vie.

Marcus fit le calcul mentalement. Abandonner 60 % du verger pour sauver le reste. Une stratégie de terre brûlée. En finance, on appelait ça une restructuration lourde. On coupe les branches mortes pour sauver le tronc.

— C'est une liquidation partielle, murmura-t-il.

— C'est de l'élagage, Marcus. Bienvenue dans le monde réel.

Pendant les trois jours qui suivirent, Marcus ne dormit pas. Il ne consulta plus ses écrans. Il apprit la friction. Il apprit le poids d'une caisse de vingt kilos portée à bout de bras sous un soleil de plomb. Il apprit le bruit que fait une branche quand elle cède sous le poids de sa propre ambition.

Chaque fruit récolté était une victoire tactique. Ils étaient petits, irréguliers, marqués par les insectes que les drones n'avaient pas pu éliminer. Mais quand il en croqua un, le goût fut une déflagration. Une concentration de sucre, d'acide et de terre si violente qu'il en eut le vertige. Ce n'était pas un produit. C'était une essence.

Le quatrième jour, le camion de l'acheteur arriva. Un grossiste spécialisé dans la haute gastronomie, le genre de type qui traite les ingrédients comme des composants aéronautiques. Il inspecta les caisses avec une moue dubitative.

— C'est petit, Vane. Très petit. Mes clients veulent du calibre, de l'esthétique. Là, on dirait des restes de guerre.

Marcus s'avança. Il n'avait pas pris de douche depuis soixante-douze heures. Il sentait la sueur et le bois brûlé. Il n'avait plus rien du trader lisse de la côte Est. Il ressemblait à un mercenaire revenu d'une campagne perdue.

— Ce n'est pas du calibre, c'est de la densité, dit Marcus, sa voix plus rauque qu'à l'accoutumée. Chaque pomme ici a survécu à quarante-cinq degrés sans irrigation constante. Elles ont transformé le stress en sucre. C'est de la résilience pure. Tu ne vends pas un fruit, tu vends le goût de la survie. Le prix, c'est le triple du marché. À prendre ou à laisser.

Le grossiste le dévisagea. Il cherchait la faille, le signe de faiblesse, le moment où Marcus baisserait les yeux pour négocier. Il ne trouva rien. Marcus était « all-in ». Il avait intégré la perte. Il était devenu insaisissable parce qu'il n'avait plus peur du vide.

— Le triple ? Tu es fou.

— Je suis solvable, répliqua Marcus. Et mes arbres aussi. Si tu ne les prends pas, je les transforme en distillat. Le rendement sera le même. Mais tes chefs étoilés n'auront

rien à mettre sur leurs tables cet hiver.

Le grossiste finit par hocher la tête. Il signa le bon de commande.

Une fois le camion parti, le silence revint sur la bergerie. Marcus s'assit sur le muret, à côté d'Élise. Il sortit son téléphone. Il restait 12 % de batterie. Il regarda l'application de sa banque. Le virement couvrirait les frais fixes, les intérêts de la dette et peut-être, avec un peu de chance, de quoi racheter des semences pour l'année prochaine.

Le profit était dérisoire. Une erreur d'arrondi dans son ancienne vie.

— Alors ? demanda Élise. L'Unité de Rendement Absolu est atteinte ?

Marcus rangea son téléphone. Il regarda le verger. Les arbres sacrifiés brunissaient déjà, mais ceux qu'ils avaient sauvés semblaient plus sombres, plus ancrés. Le système avait trouvé son nouvel équilibre. Ce n'était pas l'équilibre parfait d'un algorithme, c'était l'équilibre précaire d'un organisme vivant.

— Le rendement n'est pas dans le volume, dit-il enfin. Il est dans la capacité du système à absorber le choc sans se désintégrer.

— Tu parles encore comme un manuel d'économie.

— Peut-être. Mais pour la première fois, je comprends ce que je compte.

Il se leva, sentant chaque muscle de son corps protester. La douleur était une donnée fiable. Une métrique qu'on ne pouvait pas manipuler. Il regarda ses mains, sales et marquées. Il n'était plus l'architecte de l'univers. Il n'était plus celui qui dictait les règles. Il était devenu une variable parmi d'autres. Un composant du flux.

Le soleil commençait à descendre derrière les collines, jetant de longues ombres sur la terre assoiffée. Marcus savait que la prochaine sécheresse viendrait. Il savait que les marchés s'effondreraient encore. Il savait que rien n'était jamais acquis.

Mais pour ce soir, le bilan était clos. Les actifs étaient sécurisés. La structure tenait bon.

Il ramassa un dernier fruit oublié au sol, l'essuya sur sa chemise noire et le croqua. C'était amer, sucré, brutal. C'était le goût du risque réel.

Marcus Vane se tourna vers la bergerie. Le marché était fermé. Le monde, lui, continuait de respirer.

FIN

Merci d'avoir lu "Optimiser le Verger"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)